

Caresser le visage de l'Autre

Micheline Lanctôt

Numéro 322, hiver 2018

Partager le monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt, M. (2018). Caresser le visage de l'Autre. *Liberté*, (322), 34–36.

Caresser le visage de l'Autre

Réflexion sur la part de violence dans le rapport charitable à autrui

MICHELINE LANCTÔT

Lorsque j'ai entrepris la rédaction du scénario de mon film *Autrui*, je traversais une période très difficile avec mon mari, que l'alcool avait réduit à l'état de loque. Je me suis mise à réfléchir à mon rapport à l'Autre parce que, comme il m'arrivait de me plaindre du stress que me causait la condition de mon mari, on me disait souvent : « Ben, lâche-le ! »

Cela m'apparaissait tout à fait impossible, ayant choisi de m'engager auprès de lui bien au-delà des liens du mariage, et ces commentaires me choquaient profondément. Il était hors de question pour moi de laisser tomber l'homme avec lequel j'avais vécu plus de quinze ans, peu importe l'état de fatigue et de tension que me causaient ses frasques de plus en plus nombreuses. Je me suis donc mise à essayer de comprendre pourquoi il m'était impossible de l'abandonner à son sort, même si j'étais en train d'y laisser ma propre santé. De quoi émanait l'impératif de rester, coûte que coûte ? Quel objectif poursuivais-je en essayant de l'aider malgré son refus manifeste de s'aider lui-même ? Quel était, en substance, mon rapport à cet Autre envers qui je m'étais engagée ?

Autrui, dans notre tradition judéo-chrétienne, c'est ce Prochain à qui, comme le Bon Samaritain, on doit amour et assistance. C'est celui à qui on fait en somme la charité. Cependant, cette notion de charité s'est tellement dévoyée dans notre société déshumanisée qu'il convient de la redéfinir hors des canons religieux, et hors des pratiques « philanthropiques » en usage dans notre postmodernité. La philanthropie, du grec *philê* et *anthropos*, c'est « aimer l'humanité ».

Dans sa perspective historique et culturelle, la charité a toujours été liée à la pratique religieuse. Elle est un des cinq piliers de l'islam et pour les chrétiens, elle est garante d'indulgences et de rédemption. Existe-t-elle en elle-même ?

Existe-t-elle en dehors des téléthons, des courses sur une seule jambe, des défis sportifs, des hyper-performances, des déductions à la source pour Centraide qui permettent à ceux qui y participent de se donner bonne conscience ? Sommes-nous encore capables de gestes désintéressés ?

Il y a, dans le règne animal, un certain nombre de comportements qui suggèrent la persistance d'un gène altruiste dans le combat pour la survie, ce qui est en principe contradictoire :

la survie du plus fort implique qu'on pense d'abord à soi, et souvent, qu'on doit éliminer le plus faible. Comment se fait-il, alors, que ce gène altruiste ait persisté dans notre ADN, motivant certains de nos meilleurs comportements ? Certains biologistes maintiennent que ce gène, s'étant développé chez les espèces qui vivent en société, subsiste parce qu'il facilite la collaboration nécessaire à la survie du groupe. Francis Hallé, le botaniste amateur des arbres, a déclaré que les arbres avaient, eux aussi, des comportements altruistes, protégeant et nourrissant certains de leurs rejetons les plus vulnérables.

L'« ennemi » de ce gène, celui de la cupidité, a également été postulé par les scientifiques comme résultant de la nécessité pour *homo sapiens* d'accumuler, d'entasser, de stocker le plus de nourriture possible en prévision d'inévitables pénuries. Or, dans une société vouée tout entière à la performance, à la consommation et à la recherche de gratification, le gène de la cupidité semble étouffer celui de l'altruisme. Entasser, amasser, empiler argent, biens, nourriture... Il y a là une évidence biologique qui inquiète, les gènes s'exprimant différemment dans les individus tout au long de la phylogenèse humaine.

Dans le geste altruiste, il y a bien souvent le risque de mettre sa propre survie en péril. Dans une société qui fabrique de la solitude, où le conformisme et la sujétion excluent d'office les marginaux et les dissidents, le groupe n'est plus une assurance contre les dangers, mais un oppresseur qui élimine ceux qui contestent son homogénéité. Partant de là, tout geste altruiste authentique risque de paraître menaçant à la majorité. La question se pose donc : qu'est-ce qu'un geste altruiste authentique ?

Autrui raconte l'histoire d'une jeune femme bien ordinaire qui, un soir d'hiver, trouve un itinérant sur son balcon. Spontanément, elle le fait entrer chez elle pour lui éviter de mourir de froid. Ce geste d'hospitalité crée entre la jeune femme et le sans-abri une relation difficile, exigeante et compliquée. Car comment pourrait-elle le remettre à la rue ?

Dans ce film, j'ai voulu montrer qu'un geste altruiste authentique générerait spontanément un attachement dont la nature était paradoxale, puisque l'être aidant s'engage à risque, et que l'être aidé rechigne à dépendre de celui qui lui vient en aide, au point de lui en vouloir et d'avoir recours à la violence.

Le philosophe juif Emmanuel Levinas, qui a consacré sa vie professionnelle à penser l'Autre à la lumière du désastre humain de l'Holocauste, souhaitait que l'on réfléchisse à ceci : «Quoi qu'il advienne, je suis responsable de la responsabilité de l'autre.» Et cette responsabilité ne va pas sans danger, puisqu'elle menace notre intégrité : «L'éthique, c'est ce qui provoque un dérangement dans le sujet», écrit encore Levinas. Mon film *Autrui* a connu l'insuccès à tous les niveaux. Zéro box-office, zéro festivals. Ce n'est qu'au cours d'une période de questions-réponses après une projection que j'ai réalisé à quel point mon film rendait les gens mal à l'aise. À l'instar de *Sonatine*, qui renvoyait le spectateur à sa propre indifférence et à sa propre responsabilité dans la mort des deux adolescentes, *Autrui* met assez brutalement le spectateur devant sa déroute morale et sa propre incapacité d'agir.

Lors de la séance de questions-réponses, l'hostilité dans la salle était palpable, jusqu'à ce que je prenne l'offensive et demande à une spectatrice : «Auriez-vous recueilli cet itinérant ?» «Non !» m'a-t-elle répondu, indignée que je puisse même le suggérer. Je lui avais alors répliqué : «Moi non plus.» Cette réponse a semblé exonérer mon auditoire, qui

s'est ensuite donné la permission de commenter mon film de façon positive et de le voir dans une perspective moins provocante et plus humaniste.

Pourquoi ne chercherait-on, au fond, que des œuvres qui nous confortent et nous endorment ? Qu'y a-t-il de menaçant dans une proposition artistique qui cherche à nous faire réfléchir plutôt qu'à nous rassurer ? Je suis d'avis que l'Art ne doit pas être lisse, si tant est que l'on considère le cinéma comme un art plutôt que comme un divertissement. La responsabilité de l'artiste est de représenter la vie dans ce qu'elle a de pire comme dans ce qu'elle a de meilleur. Dans toute œuvre d'art, il y a une forme de moralité. Sinon, c'est la porte ouverte à toutes les dérives.

Comme l'écrit Levinas : «Il importe au plus haut point de savoir si l'on n'est pas dupe de la morale.» Et en faisant ce film, je voulais, je l'avoue, secouer les bien-pensants de la morale bourgeoise qui se complaisent dans des postures de charité.

Tout cinéaste qui a la possibilité de toucher des millions de personnes a, je le crois, l'obligation de témoigner de la société dans laquelle il vit en gardant à l'esprit le précepte de Spinoza : ne pas railler, ne pas juger, ne pas condamner mais



Nous avons inventé des mythes et des religions auxquels nous avons confié la tâche impossible de nous apprendre comment agir envers Autrui autrement qu'en le dévorant.

comprendre. Cela implique un effort de la part du spectateur, et parfois, un malaise. Mais c'est le propre des œuvres qui perdurent que de déranger, de provoquer, de faire tomber préjugés et clichés. Pour comprendre *Autrui* le film, il était nécessaire de tomber les œillères et de renoncer à son confort moral.

Le geste altruiste n'apporte aucun réconfort. Il bouleverse. Il dérange. Il amène celui qui le pratique à revoir complètement son rapport à l'Autre, donc sa propre identité. Mais il est essentiel à qui s'interroge aujourd'hui, à la lumière des deux siècles parmi les plus sanglants de l'Histoire, sur ce qui constitue son humanité, sur sa manière de vivre. À qui souhaite, hors des canons frelatés de la morale religieuse, réfléchir sur la meilleure façon d'être humain.

Notre société a fait de la charité une sorte de foire aux dons et de la philanthropie un commerce lucratif pour ceux qui, par l'entremise de fondations privées, échappent à l'impôt et à leurs obligations citoyennes. Or, ce sont ces gens-là mêmes qui gagnent des sommes obscènes alors que leurs employés peinent à joindre les deux bouts. Qui n'ont jamais vu un sans-abri se les geler dans l'encoignure d'une porte. Qui pensent que les « pauvres » sont des paresseux ou des incapables. Ces gens pour qui l'Autre est taillable et corvéable à merci, et qui prennent leur avidité pour de la réussite.

Ces gens-là sont aux antipodes de l'altruisme. Et pourtant, c'est leur « magnanimité » qu'il faudrait célébrer ? Eux qui vendent les armes, financent les guerres et causent les récessions, eux qui sabotent la dissidence et la révolte, qui soudoient les politiciens, qui maintiennent 80% de l'humanité dans la misère et la servitude ? Ce sont eux qui ont l'effronterie de se dire « philanthropes » ?

Dans la société qu'ils ont créée, ils maintiennent cette humanité dans un état de manque et de nécessité en exigeant d'elle toujours plus de complaisance et de performance et

en lui accordant de moins en moins de temps pour penser. Avec le résultat qu'en luttant pour garder la tête hors de l'eau, cette humanité exploitée de mille manières ne trouve plus la bienveillance, ou l'occasion, de se préoccuper de nul autre que soi. Elle cherche constamment à s'étourdir, à s'anesthésier, à changer, comme on dit, le mal de place, obnubilée par l'implacable nécessité de survivre. C'est le Prochain qui écope. C'est l'esprit communautaire qui se délite. C'est un sentiment d'impuissance qui envahit toute la sphère sociale.

Notre société individualiste vit une crise éthique sans précédent. Les comités de déontologie se multiplient, la rectitude politique tente d'imposer les bons sentiments au risque de les rendre suspects, le Bien et le Mal sont devenus relatifs en regard des droits et des libertés – on ne sait d'ailleurs plus vraiment où les premiers s'arrêtent, ni où commencent les deuxièmes – et on semble avoir oublié les Devoirs. La corruption est érigée en système, l'idée même de la démocratie se dégrade. Que nous restera-t-il une fois la poussière retombée ? La biologie reprendra-t-elle ses droits ? Ce petit gène altruiste, balbutiant, malmené, contrarié, récessif peut-être, reprendra-t-il un peu de vigueur ? Ou aurons-nous capitulé devant nos instincts les plus primitifs ? Les comportements programmés qui nous ont permis de traverser les siècles finiront-ils par reprendre leurs droits devant une culture qui vacille sous les assauts d'un stress constant ?

Nous avons inventé le « savoir-vivre » dans l'espoir d'inculquer à nos sociétés humaines les règles du vivre ensemble. De la même façon, nous avons inventé des mythes et des religions auxquels nous avons confié la tâche impossible de nous apprendre comment agir envers Autrui autrement qu'en le dévorant. Nous voilà bien démunis aujourd'hui : les religions se sont discréditées, la vie politique est en chute libre, la morale se négocie comme n'importe quelle valeur en Bourse et il nous faudra compter sur ce qui nous reste d'humanité pour espérer nous comporter avec un minimum de décence.

Un de nos plus grands mystères est d'avoir fait de la guerre un révélateur moral qui nous offre en même temps le miroir de notre barbarie et celui de notre héroïsme. Entre les deux, il nous reste la banalité du quotidien dont l'Autre est curieusement absent, déboussolés que nous sommes par l'intrusion de technologies de plus en plus invasives qui menacent les fondements mêmes de notre culture.

Il me semble que, plus que jamais dans notre histoire commune, nous avons un devoir de réflexion envers l'Autre, un devoir humain qui devrait nous amener du même coup à repenser le monde que nous avons créé et qui est en passe de nous anéantir. Dans ce monde qui pourrait surgir d'une indignation universelle, il y aurait de la place pour la bonté, pour l'hospitalité, pour la générosité, pour la paix.

Oui à un avenir où l'Autre n'est plus un rival mais un frère. 

♦ **Micheline Lanctôt** est cinéaste et comédienne.